

Des malheurs exotiques

Abc Africa. Abbas Kiarostami

Kandahar. Mohsen Makhmalbaf

Gilles Marsolais

Les acteurs et le cinéma québécois

Number 107-108, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23878ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2001). Review of [Des malheurs exotiques / *Abc Africa*. Abbas Kiarostami / *Kandahar*. Mohsen Makhmalbaf]. *24 images*, (107-108), 66–66.

DES MALHEURS EXOTIQUES

PAR GILLES MARSOLAIS

ABC AFRICA ■ Abbas Kiarostami
KANDAHAR ■ Mohsen Makhmalbaf

Voilà deux films aux intentions généreuses propres à décourager toute forme de critique du fait qu'ils sont soutenus par des organisations humanitaires et qu'ils ont été réalisés par deux cinéastes iraniens importants. Et pourtant...

En mettant les pieds pour la première fois de sa vie sur le continent africain, et plus encore en Ouganda, afin d'y observer les ravages du sida, Abbas Kiarostami ne savait manifestement pas où il débarquait. Cela se voit et s'entend d'entrée de jeu, alors même qu'il se dirige avec sa petite équipe de tournage vers l'hôtel Hilton de Kampala, exigeant du chauffeur qu'il fasse jouer la cassette d'une musique entraînante (on est en Afrique, non?), et qu'il expérimente en touriste égaré les possibilités de sa toute nouvelle caméra DV, en filmant n'importe quoi n'importe comment.

En plus de la guerre civile et d'autres maladies, telles que la malaria, le sida, en tuant d'abord les adultes a fait des centaines de milliers d'orphelins dans ce coin d'Afrique. Progressivement, à travers le viseur de sa caméra, il s'ouvre à cette réalité, jusqu'à ce que le miracle se produise enfin grâce à deux fortes séquences filmées sur le vif: l'expédition, depuis un hôpital, de la dépouille d'un bébé enrobé dans un bout de carton sur le porte-bagages d'une bicyclette, et une panne d'électricité majeure au cours de laquelle le cinéaste a le réflexe de laisser tourner sa caméra. Par contre, entre les éclairs qui zèbrent ce long passage au noir, les propos qu'il échange en hors-champ avec son chef opérateur sur la notion de responsabilité donnent froid dans le dos: selon lui, les gens affectés par la malaria seraient victimes du destin, tandis que les victimes du sida subiraient les conséquences de leurs choix! Ce raisonnement tordu occulte la réalité ougandaise: peut-on parler de liberté de choix et de responsabilité dans une société où l'Église catholique omniprésente interdit l'usage de

Abbas Kiarostami (à droite)
et son assistant dans
ABC Africa.



préservatifs et où le prix d'un condom équivaut à une journée de salaire...?

ABC Africa, qui fait la promotion de l'organisme charitable qui lui a commandé le film sur le modèle de ce que l'on peut voir sur certaines chaînes de télévision spécialisées, s'intéresse au sort des orphelins (connu par le témoignage de cette grand-mère qui élève seule ses 35 petits-enfants, alors que ses propres enfants, 11 en tout, sont tous morts du sida), mais tout en s'interrogeant aussi sur les pouvoirs de la caméra (la nouvelle DV) et sur les limites du cinéaste confronté à une autre culture. Ce documentaire impressionniste, issu de notes de tournage qui à l'origine ne devaient pas constituer un film, a le mérite de laisser la beauté tragique surgir du réel: il se termine par une ode à la vie sur le sourire des enfants.

Dans **Kandahar**, Moshen Makhmalbaf s'intéresse, pour sa part, au sort des femmes afghanes prisonnières du régime des talibans. Pour l'illustrer, il suit, sur le mode fictionnel, le périple d'une jeune journaliste réfugiée au Canada qui a décidé de retourner dans son pays d'origine, afin d'aller secourir sa petite sœur restée dans la ville de Kandahar. Hélas! ce prétexte scénaristique permettant de présenter diverses situations dans ce coin de pays frontalier tombe à plat, vu le traitement esthétique qu'inflige Makhmalbaf à son film calibré pour les mieux nantis de la planète. D'entrée de jeu, on ne croit pas une seconde au personnage de cette journaliste dissimulée sous un *burqa*, terriblement naïve dans sa façon d'établir les contacts et de dicter — en anglais — ses impressions à son magnétophone, ni à la gravité de sa quête,

ni aux situations dans lesquelles elle se retrouve.

Certes, on peut être séduit par la possibilité de lecture métaphorique de certaines séquences qui se déroulent dans une sorte de no man's land désertique livré aux bandits et jalonné de quelques missions humanitaires, dont une antenne de la Croix-Rouge (le parachutage de prothèses, le ballet des éclopés, le cortège nuptial), mais il n'en reste pas moins que la misère morale et matérielle décrite ou suggérée avec application semble proprement surréelle à force d'esthétisme. Les éclopés, victimes de mines anti-personnel ou d'une justice moyenâgeuse, sont montrés de près, au ralenti, ramenés à l'état de «body art», alors que les *burgas* dessinent un ballet de couleurs vives étalées en plan large maintes fois réitéré, au point où ces lourdes chapes grillagées deviennent presque attrayantes! Ces procédés sont plus que douteux, même si on comprend, dans ce cas-ci, que la beauté de ces étoffes qui emprisonnent et dissimulent les femmes de la tête aux pieds peut être un rappel dissident de leur beauté physique. Bref, **Kandahar** est un film étrange et inabouti, tiraillé entre deux pôles opposés, dont l'un (le témoignage) est détruit par l'autre (la mise en scène aberrante). ■

ABC AFRICA

Iran 2001. Ré.: Abbas Kiarostami. Ph.: Seifollah Samadian. Mont.: Abbas Kiarostami. 85 minutes. Couleur.

KANDAHAR

Iran 2001. Ré. et scé.: Mohsen Makhmalbaf. Ph.: Ebrahim Ghafouri. Mont.: Mohsen Makhmalbaf. Mus.: M.R. Darvishi. Int.: Niloufar Pazira, Hassan Tantai, Sadou Teymouri. 85 minutes. Couleur.